

meur la plus récalcitrante. Il refusait obstinément les remèdes qui lui étaient présentés, ne voulait s'assujétir à aucun pansement; à aucun traitement. Toutes les instances qu'on pouvait faire auprès de lui pour vaincre son étrange opiniâtreté demeuraient inutiles. Ne sachant pas un mot de français, il n'avait qu'une réponse à tout : *Brandwin ! Brandwin !* Avec la finesse de pénétration qui le caractérisait, Bouchet devina qu'il ferait tourner à l'avantage de cet entêté la dangereuse fantaisie qui le tourmentait. Il lui fit donner une bouteille d'eau-de-vie. Aussitôt notre cosaque en avala quelques gorgées, mais il ne tarda pas à éprouver un mal affreux qui lui fit comprendre que le *brandwin* était un assez mauvais cordial. De ce moment il se soumit comme un enfant à tout ce qu'on exigea de lui et sa docilité le sauva. Quand sa guérison fut assurée, Bouchet cessa de s'occuper de ce singulier personnage dont la convalescence se termina en peu de temps. Mais ce fut bien une autre difficulté ! il mettait autant d'obstination à rester qu'il en avait d'abord montré à repousser les soins dont il avait été l'objet. Injonctions, prières, ordres, menaces, rien n'y faisait. Tout ce qu'on pouvait obtenir de lui, c'était cette exclamation : *Major ! major !* On comprit à la fin qu'il voulait peut-être parler au *major*. On en prévint Bouchet qui se rendit auprès de l'obstiné cosaque. Dès que celui-ci aperçut son *major*, il se précipita au devant de lui, saisit une de ses mains qu'il serra dans les siennes, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux ; puis, se relevant comme s'il venait d'être déchargé d'un poids énorme, comme un homme satisfait d'avoir pu accomplir un devoir, il dit : *Partir !* et il partit. Qu'on nous cite beaucoup de traits d'éloquence aussi sublimes que la touchante pantomime de ce barbare ?

Nous avons dit ailleurs (1) par quel acte de patriotique bienfaisance Bouchet avait empêché, en 1814, de malheureux soldats français de tomber au pouvoir de l'armée autrichienne. Ce n'est pas sans

(1) Lorsque la retraite d'Augereau livra la ville de Lyon à l'armée autrichienne, ce maréchal ne pensa point aux soldats blessés ou malades que renfermaient nos divers hôpitaux. Dix-huit de ces malheureux furent oubliés à l'Hôtel-Dieu et seraient devenus prisonniers de guerre si Bouchet n'avait en-